

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Rituel et liturgie

Paul-Marie Lapointe, *Le sacre — Libro libre para Tabarnacos libres*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1998, 322 p.

Paul-Marie Lapointe, *Le Vierge incendié*, Montréal, Éditions TYPO, coll. « Poésie », 1998, 172 p.

Hugues Corriveau

Number 93, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1999). Review of [Rituel et liturgie / Paul-Marie Lapointe, *Le sacre — Libro libre para Tabarnacos libres*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1998, 322 p. / Paul-Marie Lapointe, *Le Vierge incendié*, Montréal, Éditions TYPO, coll. « Poésie », 1998, 172 p.] *Lettres québécoises*, (93), 40–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Rituel et liturgie

« Grand géniteur, le TABARNACOS »

TOUTS LES CHAPITRES DU *Sacre* commencent par le mot « jeu », pour bien signifier à quelle enseigne la liturgie chirurgicale, offertoire drôle et sérieux à la fois, sera pratiquée. « Tout s'articule autour de[s] trois voyelles *a* » présentes dans le mot « *tabArnac* », nous dit en préface *pAul-mARie lApointe*, comme s'il oubliait lui-même qu'en son propre nom tout tourne autour de cette même voyelle : miroir spéculaire, comme un clin d'œil de plus de l'auteur aux autres Tabarnacos !

Sanctification

Le tabernacle, lieu sacré de la réserve, boîte au contenant divinisé, sorte de palimpseste des contingences, cette armoire du divin parle. Écoutons sa parole ! La liturgie, dès le début de l'office de la langue, professe. Sacrons ! Allons vers les rois morts, non pas à Reims, cathédrale des sacres, mais au Mexique, là où l'office saint de la mer appelle les Québécois frileux. Sacré pays ! Sens des migrations hivernales, parole et oracle, le sacre vient dire une appartenance, une colère, une reconnaissance. Mais surtout la grande angoisse de la mort sacrée. Ça se met en bouche, ça se prononce comme une arnaque, le tabernacle ouvert jusqu'à plus soif à l'envie de boire dans la nacre bercée par la mer, au moment de la « lente procession au-dessus de la Sierra Madre / lente océane terreuse muraille incertaine / levée sur la mer » (« Ombres », p. 35). Voir aussi *Amers*, de Saint-John Perse, pour le rythme ici. Fabuleux exercice soûlant au bar ! Les Tabarnacos ont droit de Cité à la veille de la vague, et divaguent tant et plus sur leur mot fétiche, leur auréole polaire.

Bêtes venues du froid

Le sacre débute par un bestiaire fabuleux en face de la mer sacrée, au Mexique, tout bonnement. Pierre Nepveu signale la place de la bouche et du thème de la « voration / dévoration » dans *Le Vierge incendié* (dont il sera plus loin question) ; or, de la bouche au tabernacle, ce même « vic écran écarlate » dont parlait Nelligan dans « Rêves enclos », même lieu vorace de la langue. Et c'est à ce jeu sur le mot, sur et dans et par et à travers et à cause d'un mot seul, tout entier filant Dieu sait quoi, les Québécois et la vulgarité, que le poète Paul-Marie Lapointe s'engage, en cette année du cinquantième anniversaire du *Vierge incendié* justement, pour un éclat de rire et de sérieux, pour un acte de reconnaissance des gens d'ici en leur transhumance annuelle, le peuple parlant ailleurs et reconnu, reconnaissant également un autre peuple opprimé, celui de la chaleur, qu'est le Mexique. Ce recueil est bien avant tout un acte d'amour de la langue (mise en bouche), « toute sonore encore » des oracles qu'au tabernacle on entend. Bref, voici un recueil multiple et fastueux, parce que, malgré l'humour implicite qu'il faut pour s'engager dans pareille aventure — à savoir chercher en un seul

mot tous les « acrostiches, anagrammes, hypogrammes, métoplasmes, méthèses et de toutes façons à inventer » —, le poète a réussi le tour de force d'approfondir avec sérieux une situation mexicaine difficile, à tenir là la poésie très haute, à donner à lire des textes sociopolitiques cohérents, à venir près de la mort, de la dette de mémoire qu'on doit toujours à l'histoire, au passé.

Du poétique au politique

De la « roulade / nue de l' / arbre rou- / coulant d' / oiseaux » (« Bosquet de l'aube », p. 16) jusque « dans le tohu-bohu / des oiseaux éperdus » (« Noires pies et paons », p. 32), un chant de gorge vient bercer les vers de ce recueil rocailleux pour magnifier le fond sonore du « tabarnac » audible depuis les lointains de la Méso-Amérique. Beaucoup plus sérieux et profond qu'on pourrait le croire de prime abord, ce recueil approfondit un être au monde, une façon d'exister dans les univers réels et langagiers. Une reconnaissance territoriale du Mexique dans « Le jeu des itinéraires », une façon de sortir le Tabarnacos d'Acapulco, comme le dit Lapointe, mais aussi une façon d'incarner le peuple d'ici en un ailleurs de cette imprécation liturgique jusqu'à la surprenante et cosmique création des « Constellations » du TABARNACOS originel.

« Bonheur ardent sillage »

Voilà donc un recueil festif, une sorte de cadeau mobile dans la bouche, avec le plaisir d'une lecture à haute voix, avec la beauté d'une mise en pages soignée, d'un poète qui aime son propos et dont on sent l'intelligence, l'émotion.

Le Vierge incendié

De « cette matérialité mordue à belles dents » dont parle Pierre Nepveu dans sa remarquable préface à l'édition chez TYPO du *Vierge incendié*, j'en ai encore un goût prégnant, depuis ma toute première lecture, il y a des lustres. Je me rappelle mon éblouissement devant ce vers fabuleux auquel je dois, je crois, d'avoir aimé passionnément la poésie et ma volonté d'en écrire : « violoncelles senteur de mauves » (« Je suis une main... », p. 23) ! Tout est là me semble-t-il, parfaitement synthétique. Je suis jaloux de ce vers, et mon admiration pour le poète n'a dès lors jamais cessé de s'approfondir. On aurait le goût, souvent (je ne sais pas si ça vous arrive...) de remercier un auteur quand il nous fait le cadeau d'une formule qui nous habite, qui nous parle, qui nous va à la bouche, incendiée, parfaitement. C'est pour tout ce *Vierge incendié* qu'il faut remercier Lapointe, parce qu'il écrit si jeune (si jeune, c'est effarant) et que ça n'a pas vieilli d'un mot. Voici une œuvre immense, qu'il faut découvrir si ce n'est déjà fait, parce que l'avenir s'y trouve encore.

